

d'ailleurs la rigidité de la monotomie. Quelques silhouettes sembleront un peu étranges; d'autres séduiront de prime abord. L'ensemble s'imposera et fera grand effet.

Ce n'est pas, certes, la première fois que des expositions sportives sont organisées. Il est même permis de dire qu'on en a un peu abusé depuis quelque temps. Le caractère nettement commerçant de ces expositions leur a nuï. Ici l'effort apparaît habillé d'art et escorté par des préoccupations morales évidentes. Une partie du succès viendra de là et ce sera justice. Avec tous les amis des sports, nous souhaitons à l'Exposition de Dresde de leur conquérir un grand nombre de nouveaux et zélés adeptes.



Décoration, Pyrotechnie, Harmonies, Cortèges.

ESSAI DE RUSKINIANISME SPORTIF.

Ruskin, le grand apôtre anglais de l'art populaire a, si l'on peut ainsi dire, opposé constamment dans son œuvre l'eurythmie au goût ou même à la beauté. Un tel principe bien entendu ne pouvait être formulé d'une telle manière sèche et péremptoire. Mais il serpente à travers les écrits de Ruskin comme une source vive d'inspiration au point que l'auteur semblerait par moments devoir faire bon marché de la beauté pour tant qu'elle soit isolée de l'eurythmie. C'est que le tableau, ne lui suffit pas : le tableau et le cadre ne suffisent pas non plus. Il faut encore que le spectateur entre dans le cercle harmonique et aussi les alentours, le plus loin possible. Au point de vue de la jouissance éprouvée comme du progrès de l'éducation artistique, des choses assez belles ou même médiocrement belles mais bien associées entre elles et avec qui les contemple exercent une influence bien supérieure à celle qu'exerce une très belle chose mal entourée ou mal regardée. Les masses sont beaucoup plus sensibles à la perfection des ensembles qu'aux détails séparés. Le goût est une sorte d'eurythmie sans doute mais appliqué à des objets spéciaux ou minimes; on ne dit pas qu'il y a du « goût » dans l'heureuse disposition d'un vaste paysage.

Telles sont, à notre avis, les notions primordiales sur lesquelles Ruskin a échafaudé sa doctrine. Le curieux est qu'il en ait tiré l'avis de s'inquiéter des détails précisément non pas, il est vrai, de tous les détails indistinctement, mais de quelques-uns choisis avec opportunité. Et par là, par l'apprentissage de ce discernement dans le choix du détail à soigner, il prétend développer le sens eurythmique. Que son école y ait réussi, la comparaison entre les intérieurs modestes de l'Angleterre contemporaine et de l'Angleterre d'autrefois le prouve avec évidence. Nous pensons à notre tour que le domaine du sport pourrait bénéficier des principes posés par Ruskin et qu'il existe en germe une sorte de Ruskinianisme sportif tout à fait apte à servir la diffusion de l'œuvre entreprise sous les auspices du Comité International Olympique en 1906. L'alliance des Arts, des Lettres et des Sports s'affirmera glorieusement dans la célébration solennelle des Olympiades mais, pour que le bénéfice de cette alliance soit dûment ressenti, il convient que, dans l'humble sphère des réunions locales et populaires, l'idée eurythmique s'implante à son tour. Les petits conseils pratiques que nous avons assemblés ici n'ont point d'autre raison d'être.

I. — DRAPEAUX, GUIRLANDES, TROPHÉES.

Le premier et le plus simple des engins de décoration c'est le mât avec drapeau. Il est d'institution moderne. Les anciens n'avaient rien qui y ressemblât. Trophées, guirlandes, velums leur étaient familiers mais l'emblème de la nation, lorsque celle-ci en possédait une, n'était qu'une sorte de trophée ambulante et non point un carré d'étoffe où les couleurs et leur arrangement eussent comme de nos jours une signification symbolique. La plupart des drapeaux sont de nuances éclatantes et se détachent fort bien sur le ciel, la verdure ou la pierre. Une règle fondamentale domine l'utilisation des drapeaux, nationaux ou de fantaisie : il faut leur assurer une fixité parfaite ou une mobilité absolue; et, pour cela, on doit ou se défendre contre le vent ou s'entendre avec lui. Les décorateurs ont bien souvent la naïveté de n'y point songer; ils laissent à portée du drapeau des bâtons, des cordages, des saillies dont, le vent se sert pour y acrocher l'étoffe et la transformer par là en une loque lamentable et ridicule. La chose est plus fréquente encore si l'on emploie des bannières ou oriflammes pendant de haut, en bas et

terminées en pointes. Ces pointes ont vite fait de remonter par dessus la barre transversale de la bannière et d'y figurer quelque lessive vulgaire. Que si l'on attache la bannière par son milieu au moyen d'un nœud coulant glissant au gré du vent le long du mât, celui-ci la gonfle en un ventre énorme dont la silhouette est anti-esthétique. Les bannières — de dimensions appropriées; on les taille quelquefois trop grandes mais bien plus souvent trop petites — sont admirablement à leur place à l'intérieur d'une édifice, tombant de la voute en nombre suffisant pour que le spectateur ne perçoive pas entre elles trop d'intervalle. Réunies par des guirlandes, elles composeront alors une décoration remarquable. Au dehors, la bannière doit être très rarement employée. Le grand drapeau au haut du mât, hissé comme sur un navire, sera d'un emploi bien préférable; beaucoup moins coûteux d'abord car le mât avec son aspect, marin n'a pas besoin de socle ni de couronnement et le drapeau peut être simplement ourlé ou en lisière; la bannière veut être frangée avec des glands à ses extrémités, des boules dorées aux extrémités de la barre transversale et un mât quelque peu orné en haut et en bas. Le drapeau solitaire que nous appellerons le drapeau marin obéit au moindre souffle et ne s'entortillera point à moins de circonstances climatériques exceptionnelles telles que de brusques sautes de vent séparées par une averse abondante. Son seul véritable ennemi est le calme plat qui est rare et ne dure guère.

Le faisceau de drapeaux ne se fait bien qu'avec sept ou neuf drapeaux. Sept suffisent mais cinq donnent au faisceau un air-maigrichon qui déplaît. Les drapeaux peuvent être libres ou à plis composés. Les drapeaux libres veulent une très forte brise qui les fasse claquer tous les sept du même mouvement; ils prennent alors un joli aspect guerrier. Autrement ils font mieux relevés autour d'un cartouche rond simulant un bouclier; la hampe doit en être cravatée. Ces faisceaux ne sont pas d'un bon effet apposes à un mât; leur vraie place est contre une muraille nue, au-dessus d'une porte d'entrée, en couronnement d'une tribune, etc. . . .

Les pavois sont, pour ainsi dire, des guirlandes de drapeaux. D'un usage courant à bord des navires, on ne les utilise guère à terre. C'est une erreur car ils constituent une décoration facile et joyeuse, exempte de régularité, pouvant aisément s'accomoder des imprévus de l'architecture ou du paysage. Les drapeaux de pavois sont petits, de formes différentes, les uns carrés, les autres triangulaires — et de couleurs très variées. Il faut pren-

dre garde de bien alterner leurs nuances. On les dispose tout simplement le long d'un cordage un peu espacés sans l'être trop. Le tissu des pavois devrait toujours être de l'étamine. En général les drapeaux et bannières en étamine sont avantageux par leur durée; par contre le prix d'achat en est bien plus élevé que pour les tissus ordinaires. Pour les pavois il est presque essentiel de les avoir en étamine; les autres tissus se chiffonnent, se détirent, se fripent et, si cet inconvénient est sensible pour des drapeaux d'assez grandes dimensions, il l'est bien autrement pour des pavois qui sont tout petits.

L'art des guirlandes qui a été certainement poussé dans l'antiquité à une extrême perfection est bien éloigné aujourd'hui de ce qu'il pourrait être. Nous ne le pratiquons plus que de façon barbare. Nous lions les uns aux autres des branchages de lierre et de sapin. C'est pesant et gauche. Le plus extraordinaire est que, faute de voir autre chose, cela nous paraît charmant. Ou bien alors ce sont, dans les salons, d'anémiques entrelacements de feuillages minuscules qui grimpent pauvrement le long d'un lustre ou d'un candélabre. Dans les campagnes on entortille de la mousse autour d'un fil de fer et on y plante des roses en papier. . . . tout cela se vaut; encore une fois il n'y a qu'un mot pour le définir; c'est barbare. Ce qui nuit de nos jours à l'art de la guirlande c'est qu'il demande du temps, beaucoup de temps; d'autre part, le progrès de l'industrie lui apporte un précieux renfort mais on ne s'en est pas encore avisé. Le goût n'y est pas. L'objection tirée du temps ne nous touche pas. Tant pis pour les gens pressés. Des sportsmen savent d'avance quand ils donneront une fête et c'est à eux à se débrouiller au milieu des ressources dont ils disposent pour la rendre aussi artistique que possible. Nous conseillons donc d'exclure le sapin qui ne s'impose que dans les pays de montagne où il rachète par son abondance la médiocrité de sa silhouette. Un fond de lierre parsemé de feuillages artificiels aux tons variés dans la gamme des verts, voilà la perfection. Que si l'on peut y piquer soit des épis de bambous soit quelques branchages d'automne stérilisés et conservant leurs riches tons d'ocre ou de pourpre, l'effet sera exquis. Nous parlons là de guirlandes à voir de près. Dès qu'il s'agit de guirlandes à voir de loin, de telles recherches sont superflues. Alors le simple feuillage dé papier (feuille de noisetier, de hêtre ou de chêne) alterné avec le sombre lierre donne l'effet voulu.

Les guirlandes doivent être proportionnées à leur distance du sol; c'est là une règle infaillible. Elles doivent aussi être extrê-

mement régulières. Non pas qu'il faille s'attacher à leur donner la silhouette d'un boudin. Au contraire il est joli que ça et là, une feuille, un épi, une amorce de branche même dépassent quelque peu. Mais ces brisures de la ligne seront légères, assez symétriques sans exagération, de nature, à amuser le regard sans le fixer. La régularité absolue ne convient, qu'aux guirlandes de style, rondes, fleuries, séparées par des nœuds de rubans, enflées en leurs milieux et retrécies à leurs extrémités; c'est la guirlande Louis XV ou Louis XVI, celle des paravents et des boiseries. Sa reproduction en nature ne doit tenter qu'un professionnel : c'est un essai très difficile et qui ne supporte pas la plus légère imperfection. Nous venons de parler de rubans et de fleurs. Les rubans sont d'un arrangement assez coûteux et très délicat. Pourtant il peut être intéressant d'y recourir. Ils s'emploient en assez larges nœuds placés aux intersections des guirlandes ou bien étroits et entourant les guirlandes elles-mêmes sur lesquelles ils dessinent des losanges. Cette dernière disposition s'applique plutôt aux guirlandes de style. D'une façon générale, l'emploi des rubans convient mieux à l'intérieur d'un édifice avec l'architecture duquel il peut s'harmoniser. A l'extérieur il paraîtra mièvre à moins d'une utilisation en grand. On fabrique des rubans destinés à être vus d'un peu loin et qui, imitant le lustré du satin ou le miroitement mat de la soie, ne reviennent qu'à un prix très minime le mètre. Mais il en faut naturellement une grande quantité.

Le chapitre des fleurs demanderait à lui seul un certain développement. Disons seulement ici qu'il est parfaitement superflu de piquer dans les guirlandes des fleurs naturelles. La moindre fleur en papier suffit sans même qu'elle ait une forme déterminée la rendant reconnaissable. Mais il faut que la fleur soit de petites dimensions et de couleur très claire, blanche ou plus ou moins rosée. En pareil cas on place toujours des fleurs trop grandes et trop ou trop peu espacées. Une tentative restée fameuse fut faite à Paris lors de la première visite de l'empereur Nicolas II. C'était en automne; les arbres de l'avenue des Champs Elysées perdaient leurs feuilles; on les couvrit de fleurs en papier, très grosses celles-là et de tons multicolores. Le résultat fut très discuté. On avait certainement trouvé là une idée nouvelle mais l'application n'en était pas très heureuse. Il sera en général imprudent de vouloir suppléer des feuilles absentes par des fleurs en papier; l'illusion ne saurait être donnée ainsi d'un arbre de judée ou d'un pommier fleuris; la nature ne se laisse pas tricher. Pour que la fleur artificielle embellisse l'ar-

bre, il faut: 1° qu'il ait encore des feuilles; 2° qu'il ne soit pas trop élevé mais un peu arrondi de forme, 3° qu'il se détache lui-même sur un fonds de verdure et non sur des édifices. Aux Champs Elysées une seule de ces trois conditions — la seconde — se trouvait remplie. L'essai devra toujours être tenté avec modération et prudence. En aucun cas on ne peut réunir par des guirlandes des arbres autres que des cyprès ou des peupliers plantés en rangées régulières. *(à suivre).*



Pour l'honneur!

Nous reproduisons d'après un de nos confrères hollandais le texte suivant d'un discours prononcé le 29 mars dernier par M. de Coubertin à Amsterdam à l'issue d'un banquet donné en son honneur par le baron de Tuyll et auxquels assistaient les présidents des fédérations et sociétés sportives de Hollande.

Messieurs, si je dois protester contre l'exagération des paroles élogieuses que vient de prononcer mon cher ami le baron de Tuyll, je lui ai une vraie reconnaissance pour m'avoir fourni l'occasion de me trouver ainsi au milieu de vous qui représentez l'élite des compétences sportives des Pays-Bas et je garderai assurément de cette réunion le plus charmant souvenir. Nous sommes « entre nous »; nous le sommes doublement, car il y a ici des sportsmen et il y a aussi des représentants de la presse en qui j'ai plaisir à voir des confrères; parmi les nombreuses sociétés auxquelles j'appartiens, en effet, je n'oublie pas que figure l'Association des Journalistes Parisiens. Donc nous sommes entre nous et nous pouvons parler librement comme le feraient des administrateurs de grandes compagnies; lorsque ceux-ci se trouvent en présence des actionnaires, ils établissent que tout va à merveille mais lorsqu'ils sont entre eux ils s'occupent de préférence de ce qui ne va pas bien; il y a toujours, messieurs, des choses qui ne vont pas bien — et en sport comme ailleurs — ou du moins qui ne vont pas aussi bien qu'elles devraient aller. C'est là le sujet dont je voudrais vous entretenir quelques instants.

D'abord, comme l'indiquait tout à l'heure M. de Tuyll, nous avons vraiment trop de concours et je dirai : surtout « trop de championnats ». Le championnat est quelque chose de pire que le simple concours; il s'entoure de plus de prestige et celui qui